

# Révélation SM



*Des incompréhensions et détresses de jeunesse, à la saine réalisation de ses rêves : quelques réflexions sur les tendances SM et le coming-out BDSM.*

<http://mehere.free.fr/>



## Préambule

Je suis un *adepte de SM*, comme on dit.

Ces simples mots suffiront, assurément, pour évoquer à l'esprit de personnes aux aspirations sexuelles différentes des miennes, quantité d'images plus ou moins justes... Or, les stéréotypes sont parfois meurtriers.

Mon but dans les pages qui suivent n'est pas de rallier le lecteur à mes goûts, mais de lui faire entendre ma cause...

Si j'étais ce Sénégalais, produit de mon imagination, qui emménage dans le Paris des années trente, je n'attendrais pas de mes voisins qu'ils changent la couleur de leur peau. J'aimerais ne pas avoir à vivre caché, et, au-delà d'être toléré, je serais heureux qu'ils admettent mes différences et me respectent en tant qu'individu.

Ayant obtenu cela, peut-être, à la nuit tombée, me surprendrais-je alors à rêver d'un temps futur où ce voisin, qui m'a maintenant accepté, en viendrait à me défendre, *en mon absence*...

Il y aurait ce dîner ; des hommes blancs, des femmes blanches. Des enfants blancs. Tous paisiblement attablés. Puis la conversation, qui filerait bon train, basculerait soudain sur le sujet des gens de couleur.

Dans cette France du début de siècle, nul doute que les clichés d'infériorité raciale feraient surface au fil du dialogue... sans nécessairement songer à mal, ne vous y trompez pas, mais tout bonnement *faute de penser*.

Faute de penser, l'un dirait : « *Le cantonnier de mon quartier est noir, mais il a une très belle philosophie de la vie.* » Et les enfants entendraient. À défaut d'y avoir réfléchi, un autre déclarerait : « *Il paraît qu'en Afrique, l'eau est si impure qu'elle ne peut être bue que par des indigènes... ou des animaux.* » Et les enfants entendraient cela, aussi.

Le discours général ne serait pas forcément hostile ; seulement empreint d'idées préconçues, reprises ici et là, et jamais méditées. Alors, dans ce songe, mon voisin se lèverait pour prendre la parole. Sans essayer de défendre quiconque, il inviterait simplement l'assemblée à chercher l'origine de ces préjugés, à les remettre en doute... et surtout à ne plus colporter de ces pensées toutes faites qui ne proviendraient ni de leurs réflexions propres, ni de leurs expériences personnelles.

Ce parallèle entre le racisme<sup>1</sup> et la peur des sexualités *différentes* pourra, à juste titre, choquer le lecteur ; aussi n'irai-je pas trop loin dans cette voie. Il y a, c'est évident, des injustices bien plus graves que les incompréhensions liées aux mœurs sexuelles.

Mais le fait est, je suis un amateur de SM, et je dois m'en cacher.

Mon goût pour le SM fut la malédiction de ma jeunesse, la maladie qui m'affublait, mais dont je ne pouvais souffler mot, fût-ce à mes parents... à dix ans, je siégeais à cette table de blanc. J'étais noir, mais seul à le savoir. Alors, on parlait librement en ma présence.

Bien sûr, la conversation n'a jamais porté directement sur le sadomasochisme. Simplement j'entendais de ces clichés, par-ci, par-là... et puis, une image à la télé, un article dans le

---

<sup>1</sup> Que j'ai, par pudeur, préféré situé dans le passé : il est, hélas, toujours d'actualité.

journal, venaient régulièrement nourrir les stéréotypes, tout comme les adjectifs « maso » ou « sadique », désormais suffisamment usuels pour qu'on ne passe pas une semaine sans qu'ils soient prononcés dans notre entourage immédiat.

Faute de penser, les gens ne colportaient guère sur le SM que des représentations humiliantes et dénuées de tout sens... Moi, j'avais honte. Je me serais coupé la main droite, je me serais volontiers percé un œil, pour être enfin débarrassé de cette maladie – qui, au vu de ces pensées préconçues dont j'étais moi-même abreuvé, me semblait extrêmement grave.

Je suis adulte, et si je n'ai jamais guéri de cette affection étrange, je sais aujourd'hui ce qu'enfant, on n'aurait pu m'enseigner : ma pathologie est absolument bénigne. Aimer le SM n'est pas plus dramatique qu'avoir une couleur de peau *différente* ; le seul mal étant produit de l'incompréhension, et de la nécessité de se cacher qui en découle.



Ce document n'a ni la vocation, ni la prétention, d'être une thèse sur le sadomasochisme – encore moins une étude psychologique. Dans les pages qui suivent, je vais disserter sur cet aspect de ma sexualité, qui a tant influencé ma personnalité, en couchant sur le papier des réflexions qui sont purement *miennes*. Souvenirs d'enfance douloureux, joies d'adulte et conclusions personnelles, que je ne voudrais pas voir se perdre dans l'oubli...

Mon bien-être actuel n'exclut pas ce que je considère être une dette de mémoire envers les tourments de ma jeunesse... il y a forcément, à l'heure où je rédige ces mots, nombre d'adolescents qui, comme moi jadis, ne s'expliquent pas leurs propres désirs. J'aimerais bien pouvoir leur parler, les rassurer, mais je n'en ai ni la responsabilité, ni la compétence. Aussi, plus qu'aux enfants, c'est aux adultes que je me sentirais le devoir de passer un message...

Découvrir, c'est comprendre. Appliquer l'estampille « *pervers sexuel* » à tout ce qui vous est méconnu, c'est la voie de la facilité. Avant d'utiliser à la légère des mots comme « *sadomaso* », songez que votre interlocuteur pourrait être de ceux-là, et qu'il le vit peut-être très mal. Ne vous rendez pas coupables d'un *faute de penser* : informez-vous un minimum, *découvrez*, puis fabriquez – quel qu'il soit – votre propre jugement.

Dans cette optique, le présent texte sera susceptible, je l'espère, d'apporter un peu d'eau au moulin de personnes qui ne connaîtraient rien du BDSM<sup>1</sup>, mais souhaiteraient tout de même comprendre.

À ceux qui se reconnaîtraient en partie dans mon expérience, peut-être donnerai-je là un simple clin d'œil complice ; message réconfortant pour certains, prétexte ou – *qui sait ?* – matière à un *coming-out* BDSM pour d'autres...

Enfin, si dans ces lignes je procure la joie d'une réflexion intéressante à ceux qui, sous une forme ou une autre<sup>2</sup>, pratiquent des jeux de domination, j'en serai ravi – tout comme j'aurai grand plaisir à recevoir les réactions de tous bords.

---

<sup>1</sup> Bondage, Domination, Sadisme, Masochisme... ou Bondage & Discipline, ou Dominant & Soumis, etc. Il existe de nombreuses variantes plus ou moins douteuses dans les définitions de ces quatre lettres, comme je le développerai brièvement plus avant dans ce document.

<sup>2</sup> Il n'y a pas que les déviants sexuels qui pratiquent des jeux à connotation SM, loin de là : certains les utilisent pour ajouter du piment à leur relation, tout simplement. D'autres en font leur argument pour trouver l'âme sœur, s'affichant « dominant » ou « soumise » quand ils ne cherchent en réalité rien de plus que le sexe ou... l'amour.





## Assumer, ou enterrer ?

*Comment devient-on sado-maso ? Faut-il passer à l'acte pour concrétiser ses fantasmes, ou est-il préférable d'ignorer des désirs que l'on juge soi-même honteux ?*

Il en va du sadomasochisme comme de la plupart des déviances sexuelles : on n'en choisit pas la voie. On tombe simplement dedans quand on est petit ; on ressent un besoin difficile à exprimer, et l'on se retrouve face à un dilemme... enterrer ses envies au fond de soi, ou tenter de les assumer.

Refouler – consciemment – ses pulsions, ce n'est jamais simple. Cette image du curé qui se fouette le dos pendant toute la nuit afin de ne pas céder à la tentation de la masturbation, je pense que toutes les personnes victimes de troubles de la sexualité s'y sont reconnues un jour<sup>1</sup>. « *Ce coup-ci, j'arrête mes pensées dépravées – je redeviens normal* »... peine perdue. Le pervers, comme le dévot, verra inmanquablement ses pensées impies remonter doucement, flottant à la surface de sa libido, et il n'y pourra rien.

Beaucoup de gens ont quelques penchants sexuels à l'écart des sentiers battus, qu'ils ne vivront jamais autrement que dans leurs rêves secrets... pour ceux-là comme pour les déviants, la vie ne s'en arrêtera pas pour autant. Simplement, les désirs inassouvis provoquent la frustration. Ils rendent triste, défensif, aigri parfois, et au vu de l'influence du sexe chez l'être humain, je reste persuadé qu'une énorme part de l'agressivité qui nous environne chaque jour provient directement de ce type de pulsions refoulées<sup>2</sup> – consciemment ou non, d'ailleurs, puisque certains trouveront involontairement refuge dans le déni.

Tenter d'assumer ses envies... d'abord, ce n'est pas si simple. Techniquement parlant. Soyons honnêtes, parmi ceux qui rejettent leurs instincts sexuels hors normes, on ne trouvera pas une majorité d'âmes prudes qui auraient fait un choix,<sup>3</sup> mais plutôt, au final, bon nombre de gens qui se sont heurtés à un mur en essayant de réaliser leurs fantasmes. Et beaucoup d'autres qui ont vu ce mur tout de suite, si haut qu'ils ont préféré ne rien risquer et conclure « *trop haut pour moi* » – ce qui ne fera, au passage, qu'attiser ces sentiments de rancœur et d'agressivité dont je parlais plus haut.

Assumer ses envies, dans le SM, si ça n'est pas si simple, ça n'est en outre pas nécessairement si bon. Certains masochistes se détruisent à petit feu – même sans partenaire, et même avec un partenaire qui n'est pas un sadique. Quant aux sadiques, aux « vrais » – j'entends au sens *clinique* du terme, que j'aborderai plus loin, et je me réfère ici à ces person-

---

<sup>1</sup> Tout comme la plupart des jeunes gens aux mœurs sexuelles plus standardisées, d'ailleurs : la découverte de sa sexualité, quelle que soit sa nature, a souvent un côté pénible.

<sup>2</sup> Oui, bien sûr, il y a beaucoup d'autres générateurs de ressentiments, qui n'ont rien à voir avec le sexe – heureusement.

<sup>3</sup> En tout cas pas dans le BDSM. Dans d'autres déviances, c'est certainement différent : un individu qui ressent des envies pédophiles par exemple, a une bonne raison de refouler ses pulsions. Un procureur général qui éprouve le désir de porter des couches-culottes aussi, probablement, parce que la honte générée par l'image peut se révéler plus puissante que ses propres fantasmes, auxquels il résistera alors de lui-même (il procurera certainement d'autant mieux ainsi, d'ailleurs).

nes qui trouvent plaisir dans la souffrance réelle des autres –, inutile de faire un dessin pour exprimer les dangers potentiels de leur éventuel passage à l'acte.<sup>1</sup>

Inhiber ses pulsions, ou tenter de les assumer ? Que faut-il faire ? Quelle est la bonne voix quand on a la grippe ; se gaver de médicaments, détruire doucement son système immunitaire, et sortir dans la rue comme si rien n'était, ou se reposer, caché, être malade comme un chien et attendre que ça passe naturellement, si l'on n'y passe pas soi-même ?

Je ne pense pas qu'il y ait une réponse absolue à cette question. Le mieux aurait été de ne pas contracter la grippe, bien sûr...

Quand on est déviant sexuel, il faut vivre avec sa déviance, et il est regrettable de se voir condamné trop vite par l'opinion publique sur un instinct pour lequel on ne vous a, à la base, donné aucun choix, et auquel ne subsiste en vous qu'un dilemme qui ne connaît pas de juste solution.

Enterrer ses désirs au fond de soi, ou tenter de les assumer... enterrer, pourquoi pas, si l'on y arrive – mais il faut alors se garder de finir comme ces anciens fumeurs qui ne supportent plus l'odeur d'une cigarette à cent mètres tant leur envie d'*en prendre une* les obsède.

Assumer... je n'apprécie pas le mot, dans ce contexte, car il colporte une idée de *logique gagnante* que je ne cherche pas à défendre. Je n'aime pas le terme... je ne sais pas si c'est la meilleure, mais c'est toute de même la voie de ceux qui ont choisi de désinhiber leurs pulsions que je vais commenter ici – parce que j'en fais partie, parce qu'il y a certainement davantage à en dire, mais aussi parce que je n'ai jamais lu ailleurs l'explication que j'aimerais présenter à mes proches si un jour je décidais de leur confier mon goût pour les jeux de domination et de soumission – ce qu'à trente-huit ans, en l'an 2005, je n'ai toujours pas fait.



---

<sup>1</sup> À ce sens « clinique » du terme *sadique*, j'oppose son approche « philosophique », certes discutable, mais en tout cas plus inoffensive : nombre de personnes ayant lu les œuvres du « Divin Marquis » voient en lui le chantre d'un certain épicurisme sexuel. Ils se prévalent de ce qu'ils perçoivent comme son idéologie, sans pour autant éprouver l'envie de blesser quiconque.

## Assumer...

*Comment on choisit d'assumer son envie – ou comment l'on en vient à ne pas la refouler... pas d'arguments, juste un itinéraire parmi tant d'autres...*

On colporte beaucoup le ridicule de l'image du directeur d'entreprise, chargé de hautes fonctions, qui se déguise le soir en soubrette pour aller se faire fouetter par sa divine maîtresse moyennant la moitié de sa paie de la semaine. Mais au-delà de ça...

Est-il vraiment plus *facile* pour un petit employé sans responsabilité d'accepter l'affront qu'il fait lui-même à sa virilité lorsqu'il fantasme doucement en rêvant à cette paire de talons aiguilles sur ses testicules, aux insultes abjectes qu'il aimerait tant entendre ? Est-il *facile* pour une femme – chargée de hautes obligations ou non – de considérer son reflet dans un miroir, le lendemain matin, après une nuit où elle s'est soumise à la hauteur de ses attentes, après une nuit où elle n'a pas fait moins que renier tous les préceptes d'égalité sexuelle qui lui tiennent pourtant tant à cœur, après une nuit où elle a éprouvé et montré du plaisir dans sa soumission ? Et celui-là, qui vient de jouer à dominer sa partenaire aimée, lui sera-t-il *facile* de la regarder en face, *ensuite*, ne verra-t-elle pas en lui quelqu'un de différent, d'abjecte ?

Assumer... oui, mais au-delà de ces questions, à quelle fréquence ? Lorsqu'on parle de sexe, j'entends parler de drogue... alors, comment éviter l'escalade ?

Avant d'aller plus loin, j'aimerais donner ici une explication quant à ce qui attire, ce qui m'attire en tout cas, dans la rationalisation que j'ai pu me faire depuis mon enfance sur ces goûts sexuels que je n'ai pas choisis...

Mon but dans ce texte n'est pas de faire de la sémantique, et ceci n'engage que moi, mais je n'adopterai pas le terme SM pour décrire mes besoins<sup>1</sup>. J'y entends trop « Souffrance », « Mal », alors que je n'ai pas d'attirance pour la douleur proprement dite. Le mot SM évoque un peu trop à mon esprit ce personnage de Sacher-Masoch devant sa Vénus à la fourrure, qui se sent n'être rien, et la voit avec délice comme étant *Tout* – je n'adhère pas à cette idée de réduction à rien, pas plus que je ne supporte l'idolâtrie que certains adorent nourrir envers la personne dominante.

Du SM, j'adopte par contre bien volontiers tout le folklore extérieur, les tenues, l'imagerie des accessoires de torture, le protocole, les notions d'obéissance et de punition, tout ce qui, en bref, peut paraître aberrant à des gens aux goûts normaux.

J'aime, je suis irrémédiablement attiré par tout cela depuis mon plus jeune âge. Mes plus lointains souvenirs d'envies sexuelles déviées vers ces destinations se situent aux alentours de mes huit ans, à travers des films, des images... Et Dieu sait si je me rendais compte, déjà, que c'était mal.

---

<sup>1</sup> Ce qui est un peu faux-jeton de ma part, comme on le verra par la suite. Je n'ai jamais compris pourquoi les gays n'aimaient pas le terme *homo*, mais force est de constater que je n'ai jamais entendu des amateurs de BDSM prononcer le mot « SM ». Cet état de fait est probablement dû à une différence de dialecte d'un côté et de l'autre de la frontière, lorsqu'on pénètre les contrées des déviances.

Enfant, je désespérais d'avoir une érection devant la représentation féminine d'une simple paire de fesses. Je considérais, certes, ces courbes admirablement belles, émouvantes, mais... puisque l'on montrait ces corps banalement nus dans les magazines coquins, c'est que leur vue provoquait bien *quelque chose* chez les gens normaux, qu'elle devait leur *suffire*... chez moi, que cette paire de fesses soit surmontée d'une paire de poignets emprisonnés dans une paire de menottes, dussè-je les ajouter mentalement, et la *chose* se produisait. C'était là que se trouvait ma maladie.

Si à l'heure actuelle, les pages centrales de revues pour adultes ne me procurent toujours pas d'excitation palpable, pas plus que la vue d'un film érotique ou pornographique – ou même, du striptease d'une inconnue sous mes yeux – je sais par contre ce qu'à l'époque je ne pouvais percevoir : que je *touche* ces rondeurs de la main, que cette inconnue qui se déhanche en ôtant ses habits tourne la tête dans ma direction, que je lise un attrait pour moi dans son regard, et le *quelque-chose* se produira. Sans menottes, sans folklore ni fantasme inavoué. Je suis un homme.

Je peux faire l'amour – vraiment l'amour – sans artifices ni Viagra, pourvu qu'une condition, une seule, soit remplie – celle-là même qu'enfant je ne pouvais deviner, masturbant désespérément mon sexe mou devant des photos de modèles nus en espérant qu'un déclic interviendrait en moi... cette condition est toute simple, et réside dans ce message d'attirance que ne peuvent me transmettre des photographies ou des films ; ce prérequis, c'est que la belle doit montrer une forme spontanée d'intérêt à mon égard. Le *feedback* m'est nécessaire, je suis ainsi fait. Au premier *oui* qui m'a été dit, accompagné de ce premier regard à mon adresse, je ressentis enfin ce déclic, qui me fit aussitôt entrevoir la possibilité pour moi de devenir normal, et l'espoir d'une vie ordinaire...

Alors, normal, pas normal ? La vue, la pensée d'une femme attachée aurait-elle eu pour effet de remplacer ce feedback ? Une créature entravée ne peut se refuser à moi ; peut-être était-ce simplement une peur de l'autre sexe qui avait dirigé ma déviance ? Enfant je ne pouvais concevoir que celle qui *me* dirait oui m'exciterait, alors je préférerais faire d'une victime l'objet de mes désirs ? Non, car mes aspirations étaient partagées entre des envies personnelles ambivalentes de soumission et de domination. Dans un cas comme dans l'autre, c'était l'action, l'esthétique ; l'ambiance SM et le jeu des esprits, qui m'attiraient. Je n'ai jamais de toute façon dégradé l'image féminine dans mes rêves nocturnes pour en faire un simple objet de mes assauts, non : chaque fois, en imagination déjà, je ressentais autant de jouissance à son plaisir qu'au mien, et c'était dans ce partage que le *quelque chose* montait.

Aujourd'hui rien n'a changé, si ce n'est la réalisation de ma normalité partielle, et le fait que mes fantasmes ont pris vie. Tout comme je ne serais probablement pas un bon client pour les prostituées – sauf si elles sont capables de rétroaction sincère –, je n'éprouverais certainement rien à me faire le dominateur d'une partenaire qui n'y trouverait pas réponse à ses propres attentes.

*Je n'aurais aucune satisfaction à dominer une femme qui se soumettrait sans plaisir.* Je pense que cette phrase résume, mieux que tout, ce que je pourrais dire à propos de mon goût pour le SM.

Malheureusement, aussi fleurie que puisse être cette notion, elle aura également été mon fardeau depuis l'enfance – car une pensée a toujours été ancrée en moi : *de telles femmes n'existent pas*. Le concept même d'une femme trouvant son plaisir érotique dans la soumission, j'en étais persuadé, était une invention masculine, un pur rêve de mâle et rien de

plus.

En y songeant aujourd'hui, j'imagine que la découverte de mes premières pulsions sexuelles, leur force en moi, m'a conduit, enfant, à juger et condamner les hommes tout comme je me jugeais moi-même : tous des *obsédés*. Quant à elles... toutes de douces innocentes qui ne pensent pas au sexe.

Les mannequins dans les magazines ou les films pour adultes ? Actrices payées par des mâles, destinées à être vues par des mâles. Un homme et une femme font l'amour ? L'un en tire la satisfaction animale de la chair, quand l'autre y trouve et y donne ce qu'elle croit être le témoignage de doux sentiments.

Dans ce contexte, que faire alors de ces besoins que je ressentais en moi ? *Je n'éprouverais aucune joie à soumettre une femme qui n'y puiserait pas son propre plaisir...* Dommage<sup>1</sup>, mais en mon esprit, le concept était assez clair : dominer une partenaire absolument consentante, mais simulant de ne pas l'être, ou n'osant pas l'obéissance, tout simplement. Puis au final, ma satisfaction dans la volupté que je lui procure. Or, cette femme n'était qu'une utopie dont je me berçais, et je n'avais, pour ma part, pas d'aspirations criminelles, pas d'envies de viols, d'enlèvements ou pulsions de ce genre.

Il me fallut donc me rendre à l'évidence : l'objet de mes désirs n'existait pas. J'étais, au bout du compte, tout simplement victime d'une déviance cruelle dans ce qu'elle ne pouvait avoir de matérialisation réelle, mon complément idéal étant une chimère et rien d'autre.<sup>2</sup>

Cette conclusion terrible, qui me vint alors que j'étais encore très jeune, je la sentis de longues années en moi comme une forme de malédiction incurable. Elle me hanta au collège, me poursuivit au lycée, pour m'accompagner aux commencements de ma vie d'adulte.

Entre-temps, puisque mes fantasmes n'avaient manifestement aucun rapport concret à la réalité, je les avais laissés avec dépit suivre le fil de mon imagination, où qu'ils souhaitent m'emporter. L'idée d'une femme réellement non consentante comme objet de ma libido m'étant douloureuse, de tourmenteur je passais bien volontiers dans mes scénarios nocturnes au rôle de tourmenté moi-même, ou de *la* tourmentée pour être plus précis...

Je pense au fond que ma propre position dans ces rêves sexuels n'a jamais été claire à mon esprit. Je rêvais d'être attaché moi-même. Je pouvais tout autant m'incarner dans le dominant que dans sa proie, puisque j'étais le metteur en scène. Cet objet de mes désirs qui ne pouvait exister, j'en assumais personnellement le rôle, par défaut – tout autant que j'en étais le dominateur. La seule condition à respecter était que la victime soit femme, assujettie à un homme, et moi je n'étais ni l'un ni l'autre, j'étais les deux, peu importait, car ma volupté se nourrissait du jeu relationnel, mon plaisir de dominant résidant avant tout dans l'idée que je me faisais des pensées de la soumise.



---

<sup>1</sup> *Dommage*, oui... tout simplement parce que si j'avais été animé de pulsions malfaisantes, j'aurais au moins su ce que j'étais, et le choix, certes difficile, de l'inhibition se serait imposé à moi.

<sup>2</sup> Commentaire très pertinent de ma rédactrice en chef, qui aime à faire travailler ma matière grise plutôt que me donner simplement les solutions prédigérées : *pourquoi certains individus s'en arrêtent-ils là avec satisfaction ?* Ma réponse : parce que cette conclusion ouvre la porte au refoulement inconscient : « il n'y a pas de femmes amatrices de bondage, donc je n'ai pas besoin d'aller *en chercher*, et plus besoin de me creuser les méninges. » C'est diablement confortable – le seul effet indésirable en est une frustration permanente.

Est-il besoin de le dire ; cette situation me fut pénible. Pourquoi avais-je été infecté par cet étrange virus ? Mon avenir même était en cause : allais-je, comme ces *douces innocentes* que j’imaginai ne faisant l’amour que par pur sacrifice, devoir opter pour une union à demi consommée ? Finirai-je par trouver compagne avec qui je ne partagerai qu’une partie de mes envies, pour lui cacher l’autre entièrement ?

Tant bien que mal, je survécus. Étrangement, ni la presse SM spécialisée, très sommaire en France, ni l’arrivée de l’internet avec ses sites et forums de discussion dédiés au SM, ne m’aiderent à comprendre mon erreur sur les réalités de la libido féminine<sup>1</sup>. Ces médias contribuèrent, certes efficacement, à alimenter le feu de mes pulsions, mais non, les femmes amatrices de soumission, de *bondage*<sup>2</sup> pour être exact, n’existaient pas dans la vraie vie – j’en étais si certain, que je ne me posais même plus la question.

Bien entendu, il y avait des femmes masochistes, mais *ça*, le goût pour la douleur, c’était à priori une maladie bien distincte de la mienne... Le masochisme, pour ce que j’avais pu en conclure, relevait du SM... et même si j’y voyais assurément des similitudes avec mes propres désirs, j’en considérais le fond comme tout à fait différent...

Le SM, à mon esprit, c’était l’image du directeur d’entreprise, chargé de hautes fonctions, qui se déguise le soir en soubrette pour aller se faire fouetter par sa divine maîtresse moyennant la moitié de sa paie de la semaine... Tandis que moi, je savais ce que je ressentais, et *ça* me paraissait humain ; mes envies n’étaient pas aussi sommaires et ridicules que cette caricature de relation dont on entendait parler ici ou là, et elles n’avaient certainement rien en commun avec les histoires malsaines, cruelles et dangereuses que la rumeur colportait en général sur le SM...

Ainsi, moi qui étais atteint de cette maladie étrange appelée sadomasochisme, je ne pus pendant des années en reconnaître les symptômes tant l’imagerie populaire ne me renvoyait qu’à-priori et stéréotypés ; clichés stupides aussi erronés que négatifs.

Le SM dont nous abreuvons les médias n’existe pas ailleurs que dans l’imagination collective, sous la forme d’une pathologie hallucinatoire à laquelle aucun malade ne pourra jamais s’identifier. Et cette farce universelle, pour avoir le mérite d’alimenter les fantasmes populaires des deuxièmes parties de soirées télévisuelles, continuera longtemps à faire culpabiliser des gamins qui ressentent en eux un instinct proche de ce SM que les foules diabolisent.<sup>3</sup>



---

<sup>1</sup> Il faut bien dire qu’en 1994, il y avait à peu près autant de vraies représentantes de la gent féminine sur l’internet, que de femmes travaillant sur des postes à souder à l’époque de *Flashdance*. Ce qui ne m’aida pas, et me conforta dans mes jugements sur les différences de libidos entre les deux sexes.

<sup>2</sup> Mes lectures me firent découvrir rapidement John Willie et sa *Gwendoline*, ainsi que le terme *bondage*, qui, au-delà de son sens anglais initial, évoquait l’aspect érotique des liens et de la contrainte, sans références à la douleur. À mon sens moins sadique, moins masochiste ; voilà qui semblait bien mieux correspondre à mes envies que l’appellation SM. *Bondage* devint donc le nouveau nom de ma malédiction.

<sup>3</sup> Tempérons : oui, ce SM dont nous abreuvons les médias existe. Simplement, si les journalistes nous parlaient du vin de Bordeaux comme ils le font du SM, nous ne verrions que des images de personnes qui en boivent six litres par jour.

Le temps passa doucement pour moi, qui, au travers de mes rencontres, me poussa d'abord à revoir mon jugement sur les appétits sexuels des femmes. Je compris ensuite que si aucune parmi celles-ci n'aimait naturellement le bondage, le plaisir sentimental de partage dans un couple pouvait, à défaut, spontanément conduire chaque partenaire à explorer et satisfaire les fantaisies de l'autre, comme on offre un cadeau. *Des jeux de lien, en amour ? Bien sûr, pourquoi pas ?*

Avec un naturel déconcertant, je vis les démons terribles de ma jeunesse prendre doucement l'apparence de petits monstres de dessins-animés.

Les femmes ressentent des pulsions sexuelles aussi fortes que *nous*. Certaines peuvent en outre très bien accepter des désirs déviants de ma part, comme une forme banale d'envie de... *câlins*, que chacun éprouve à sa manière. Ne me restait plus qu'une découverte à faire...

Les femmes attirées par le bondage *existent*. Tendances fétichistes, soifs de soumission, tentations complexes ; oui, certaines de ces *douces créatures* sont sexuellement excitées à l'idée d'être dominées... besoin particulièrement perturbant lorsqu'on incarne le *sexe faible*, d'ailleurs.<sup>1</sup>

Je découvris que les femmes aux goûts complémentaires des miens existaient bel et bien.

Ainsi ma malédiction n'en était pas une : l'héroïne de mes rêves coupables ne se résumait donc pas en une simple chimère... *Combien*, combien vivaient comme moi, cachées ?

Et combien y en a-t-il, qui se refusent jusqu'aux fantasmes de soumission, et jamais ne s'avouèrent leurs propres désirs ?



---

<sup>1</sup> Lorsque j'y songe... être une femme, parvenir à éviter le refoulement de telles pulsions, d'abord, puis ensuite en venir à assumer ses envies de soumission... quelle force faut-il...



## Parler du SM ?

*Dois-je dire à mes amis que je suis amateur de SM ?*

**J**e ne ressentirais aucune satisfaction à dominer une femme qui n'aimerait pas la soumission... je n'aurais pas de plaisir sans la conscience d'en donner... l'emboîtement des voluptés, en somme ; faire l'amour... des mots bien jolis, pour décrire des pratiques barbares où l'on voit une soumise enchaînée bafouiller son « *oui maître* » tant bien que mal au travers d'un ridicule bâillon-boule, à l'adresse d'un quidam bedonnant qui, vêtu de cuir, s'affaire à singer la toute-puissance.

Alors, que dire ici, à l'attention d'un lecteur qui ne serait pas attiré par le SM, pour l'amener à réaliser que je ne fais rien de mal, que je ne mets personne en danger, et lui crier mon bonheur ?

Au fond, pas grand-chose... Je pourrais faire un parallèle avec l'homosexualité, tout simplement, afin d'anticiper sur ce qui pourrait choquer mon interlocuteur et ainsi lui faire mieux entendre mon propos... J'ai rencontré pas mal de couples gays dans ma vie, et je ne les ai pas mal jugés ; je n'ai pas eu pitié d'eux, ni peur, ni compassion, et c'est peut-être ce message que je souhaiterais communiquer à *mon égard*<sup>1</sup>.

Quels ont été les impairs de ces amis gays, dans le dialogue ? Les détails. Pourquoi diable m'ont-ils parlé d'hémorroïdes, par exemple, je n'avais pas besoin de ce genre de précision. Alors, pourquoi irais-je parler de collier, de bâillon ou de pitons dans les murs à quelqu'un qui n'en a rien à faire, de mes salades, mais m'apprécie et désire simplement savoir que je vais bien, quelqu'un à qui je souhaite faire entendre, moi, que le SM peut être une pratique honorable, pas forcément dangereuse, ni sale, ni ridicule, quelqu'un à qui je veux dire que j'ai tout bonnement réalisé mes rêves de gosse, que je vis une histoire formidable, que j'entretiens une relation incroyablement privilégiée, un partage merveilleux avec la femme que j'aime ?

Pourquoi le lui dire, d'abord ?

Parce que même sans prôner l'ostentation, les instincts SM transparaissent affreusement auprès de l'entourage. Sans parler d'un oubli d'accessoire dans un coin, d'une marque de collier ou de menottes qui se voient encore le lendemain, il semblerait que les amis proches devinent ou suspectent votre nature SM – je l'ai souvent constaté à mon détriment. Et bien sûr, ils s'inquiètent, on décèle parfois des messages cachés, on se sent vu différemment. Ensuite, il y a le côté pratique... deux partenaires gays qui emménagent en couple doivent se sentir drôlement libérés, le jour où enfin ils vendent la mèche à leurs proches (sans donner de détails) : fini, les suspicions, terminé, les plans où l'on veut présenter à l'un une copine célibataire, à l'autre, un appartement séparé... personnellement, j'aimerais bien, moi aussi, ne pas me gêner de croiser une connaissance alors que je reviens d'une soirée un peu

---

<sup>1</sup> Je parle pour *moi*. Je ne me ferai surtout pas l'étendard de tous les adeptes du SM, car on y trouve tout de même – comme parmi les amateurs de Bordeaux – beaucoup de gens qui le pratiquent à l'excès, ou d'une manière *dérangante* à mon sens.

spéciale, ou ne pas me soucier outre-mesure d'éventuels indices que je pourrais laisser de ma relation SM... partager mes joies, aussi, raconter un peu cette surprise qui m'attendait le matin de mon anniversaire – ou devrai-je emporter ce souvenir avec moi dans la tombe ? Enfin, il y a le mensonge. Se débarrasser du mensonge ; ne plus avoir à inventer des prétextes pour s'assurer à l'avance que l'on ne sera pas dérangé à telle date, ne pas devoir trouver de justifications scabreuses pour expliquer une indisponibilité, une rencontre inopinée<sup>1</sup>...

Et au-delà de tout ça, lever de sa vie un voile que l'on a dû maintenir des années durant à l'égard de ses amis les plus intimes, dissiper un brouillard que l'on a entretenu afin de leur masquer tout une partie de cette vie qu'on s'enorgueillit pourtant de partager avec eux... Moi qui me suis cru malade pendant tout ce temps sans le révéler à quiconque, je n'ai pas davantage pu partager mon sentiment de guérison avec ceux qui me sont chers. Je me suis accepté, j'aurais certainement souhaité qu'ils m'approuvent dans cette voie, qu'ils comprennent et valident ma décision...

Que dire ici alors, comment décrire un peu ces expériences, ce que j'aime dans le SM, sans mentir, sans omettre de détails mais en veillant à ce que ceux-ci ne choquent pas trop ? Comment lever ce drap de ma vie sans que ce que je dévoilerai n'occulte tout le reste aux yeux de mes proches, comment exprimer ces pensées en évitant les formules propagandistes allégoriques que l'on trouve partout ?<sup>2</sup>

Essayons. Et parlons de ce que j'aime dans le SM en l'appelant BDSM...<sup>3</sup>



---

<sup>1</sup> Pour être honnête, si ces points-là avaient de l'importance quand j'étais plus jeune, je dois dire qu'ils en ont beaucoup moins dans ma vie d'adulte.

<sup>2</sup> « l'exploration de rivages merveilleux », « emporter sa belle dans des contrées inexplorées pour ensemble s'émerveiller devant les portes de l'inconnu qui s'ouvrent et dévoilent la beauté de paysages nouveaux, mystiques et enchanteurs »... sur les sites BDSM, les générateurs de phrases poétiques qui ne veulent rien dire semblent à l'honneur. Le bon point, c'est que toute cette propagande témoigne d'un enthousiasme réel. Le mauvais, c'est que certains peuvent croire y lire le cautionnement de leurs propres pratiques dangereuses.

<sup>3</sup> Comme expliqué précédemment, l'appellation *BDSM* est un peu, aux amateurs de SM, ce que le qualificatif *gay* est aux homosexuels. On trouve partout les explications et convictions de chacun sur le sens du terme, son origine, les nuances qu'il représente... Tout diverge, sauf le message de fond : « *Je ne suis pas SM, je suis BDSM* », et chacun y va de son explication sur ses goûts propres. Point de sémantique ici ; je ne vais pas prétendre parler *du* BDSM, mais reproduire sciemment ce que beaucoup font inconsciemment, en utilisant ces quatre lettres comme une variable signifiant modestement *ce qui m'attire dans le SM*.

## Mes plaisirs étranges

*À toi mon ami de toujours, à toi mon amie, à vous mes proches, ma famille, et tous les autres, je vais raconter en quelques lignes l'histoire de ces jeux choquants que j'aime tant...*

### Quelques règles toutes simples

Le BDSM, c'est un jeu. Sérieux, comme tous les jeux. Dans ce jeu, on convient que l'un fera tout ce qu'ordonne l'autre, pendant un temps donné. Cette simple idée de suggérer le jeu, ça fait exactement comme entre adolescents, lorsque quelqu'un propose de jouer à *Action ou Vérité*... ça *picote*, ça *titille*. D'autant que si, dans ce dernier, l'on s'attend un peu à quelques questions délicieusement privées, à l'éventualité de gages un peu émoustillants ou érotiques, on peut être certain qu'à *Soumise et Dominant*, la connotation sexuelle sera bien de la partie.

Voilà, la règle est posée, et s'arrête là. En ce qui me concerne, n'importe quel couple qui se lance dans ce jeu pour cinq minutes, *fait* du BDSM pendant cinq minutes.

L'intérêt ? Contrairement à l'apparence première, la personne qui se soumet est reine, dans une certaine mesure ; tout lui est dédié, puisqu'elle n'a à décider de rien, sinon se laisser aller à ses fantasmes. Elle peut être certaine, dès lors que la partie commence, que toutes les actes de l'autre, directement ou indirectement, seront tournés vers elle. La personne qui domine, si elle surmonte l'appréhension d'avoir à prendre toutes les initiatives<sup>1</sup> et ose comme il se doit, va pouvoir orienter l'action à son gré, explorer les réactions de sa partenaire, pour tenter de créer une alchimie à deux.

Le jeu est complexe. Dans le cadre d'un nouveau couple<sup>2</sup> s'essayant à *Soumise et Dominant*, la femme aura beau jeu de se savoir innocente : si la suite est à son goût, elle pourra toujours s'abandonner au plaisir tout en se disant qu'aussi coquins soient-ils, les actes auxquels elle se livre ne sont *pas de sa faute*, puisqu'elle ne fait qu'obéir à l'autre. Que le jeu prenne un tournant qui lui déplaît, et elle pourra stopper, accabler son partenaire de reproches. L'homme, de son côté, va immédiatement percevoir ces deux possibilités offertes à sa complice, et comprendre que pour lui, le jeu consistera à trouver ce juste-milieu où la soumission d'un moment devra être prise entre la volonté de s'en arrêter là – honte, inconfort, difficulté à obtempérer, etc. –, et le désir sexuel qui la poussera à continuer.

Que le plaisir s'amorce, et une spirale subtile prendra place, simple et sensuelle... Pour que sa volupté puisse durer, *elle* n'aura d'autre choix que jouer le jeu et obéir. Pour que le jeu se poursuive, *lui* devra préserver la soumission de sa compagne... et à cet effet, maintenir le plaisir en elle.

---

<sup>1</sup> Les apparences sont trompeuses, là aussi : dominer celle qu'on aime, c'est se mettre à nu bien plus qu'on pourrait le croire – chaque ordre étant comme un vêtement qui tombe. En y songeant, je pourrais presque comparer la domination à une sorte de strip-tease moral, où celui qui dirige ne fait pas moins qu'effeuiller sa libido à chaque parole. Est-il besoin de dire que là encore, une très grande complicité est nécessaire ?

<sup>2</sup> Nouveau ou ancien, habitué au jeu ou non, ces paramètres restent inchangés de toute façon. Pour les besoins d'exemple, je poursuivrai toutefois en illustrant la situation d'un couple inexpérimenté dans le BDSM.

Voilà ce qu'est le BDSM à mes yeux – la rencontre de deux individus, leur exploration mutuelle à travers des règles sommaires, des regards, des sous-entendus et des non-dits, et toute la complexité de l'esprit humain doué d'empathie. L'un et l'autre vont avoir des réactions influencées par leur propre perception de ce que le partenaire pense, et la partie d'échec est commencée, sans gagnant ni perdant à venir, avec les bonheurs du sexe et de la découverte de l'autre à la clé.

L'anticipation, l'imagination, sont les portes de la volupté sexuelle. Que l'ordre de fermer les yeux tombe, par exemple, et c'est tout un monde qui s'ouvre : *que pense-t-elle... que fait-il, quel est ce bruit... elle doit imaginer que je m'apprête à..., je vais faire plutôt faire... cela... et attendre sa réaction...*

Le concept que j'évoquais précédemment prend forme : la soumise éprouve la satisfaction d'être le centre d'intérêt, l'objet de tous les honneurs ; félicité délicatement épicée par son imagination et l'appréhension qu'elle peut y puiser, tandis que l'excitation monte. Le dominant va, pour sa part, découvrir avec surprise que ses pulsions sont finalement très complémentaires des attentes de sa compagne ; que les hommes et les femmes ont, *en fin de compte*, des goûts très en accord, ainsi qu'une mesure toute commune dans les envies. Comme pris dans une danse, les partenaires peuvent alors progressivement s'abandonner à la musique de leurs sensations, *lui* prenant plaisir à conduire d'un pas qu'il souhaite expert, elle savourant de se laisser guider en confiance... l'empathie est à son comble, la conscience d'être *ensemble*, complices lancés dans un jeu un peu ridicule, un peu interdit, aide les barrières individuelles à tomber... seuls les sens demeurent en éveil, se mêlent, rapprochant les amants au point parfois de les mener à ne plus faire qu'un, dans une symbiose aussi rare que délicieuse.

On pourrait développer énormément sur ces simples points ; je vais m'y essayer sur quelques détails.

J'ai parlé de la satisfaction de la femme, dans cet exemple, à se maintenir « blanche colombe » dans l'acte sexuel. Même exposée un peu brusquement, je crois cette inquiétude féminine aussi réelle qu'importante. On l'évoque d'ailleurs fréquemment dans des études sociologiques.

S'il est, à l'opposé, un point dont on entend moins souvent débattre, c'est l'angoisse toute masculine qui consiste à avoir peur d'être pris par sa partenaire pour un obsédé sexuel...

Nous vivons depuis bien longtemps dans un contexte où pour l'essentiel, en matière de sexe, l'homme propose et la femme dispose. Cet état de fait, conjugué à tout ce qui est dit sur la difficulté qu'ont certaines femmes à atteindre l'orgasme, pousse l'homme à s'interroger – beaucoup – sur les différences entre libidos masculines et féminines...

Le jeu BDSM a cela de libérateur qu'il crée un contexte où chaque protagoniste va pouvoir se décharger sans honte de ces tabous, pour jouir librement de sa libido, tout en se délectant du plaisir de l'autre.

Soyons honnête ; si le BDSM se résumait à cette simple description, on l'appellerait tout bonnement « le sexe », on baptiserait le jeu *dominant – soumise* un *soixante-dix*, et je ne serais pas en train de vous parler d'une déviance sexuelle, mais d'une recette de cuisine amoureuse. Quoi qu'il en soit, le processus cérébral que je viens d'exposer en évoquant la règle du jeu, simple, et ses conséquences sur chacun des partenaires, infiniment complexes, constitue pour moi l'essence du BDSM. Tout ce qui s'en suivra ; accessoires, techniques, culture et folklore SM, ne seront que détails d'une autre dimension – qui certes font *tout*,

mais n'apporteraient rien sans cette démarche intellectuelle qui recèle la nature même du plaisir.

Que serait l'innocent jeu de la vérité dont je parlais tout à l'heure, s'il n'avait pas de nom ? Comme on le ferait de n'importe quel jeu de société, on peut assez aisément, à une soirée entre amis, proposer une partie d'*action ou vérité*. Si le jeu n'avait pas d'existence *officielle*, par contre, il serait infiniment plus délicat de dire : « *j'ai une idée, on va se poser des questions à tour de rôle, et si l'on ne veut pas répondre, on choisit de recevoir un gage, et...* »

Le jeu BDSM a ses règles, infinies, variables, avec tout de même quelques constantes, et ce sont justement ces constantes – ou les variables qui le deviennent peu à peu – qui vont en faire monter tout l'intérêt.

### **Comment obéir ?**

Reprenons pour l'exemple ce que je viens d'expliquer, à propos de la personne dominée qui, pour maintenir son plaisir, va se retrouver face à un choix simple, mais délicieusement cruel : obtempérer, ou arrêter. Il y a dans cette obéissance une petite marge : celle qui joue le rôle de la soumission ne va pas se plier uniquement à ce qu'elle aime – ce serait stupide... elle obéira aux ordres qu'elle apprécie, mais aussi à ceux dont les conséquences, sans la rebuter, ne l'attirent pas, pourvu qu'y consentir apporte de la satisfaction à son partenaire. Cette dimension-là est variable, dépendant de sa confiance, de son amour, de sa témérité... à cette marge d'*obéissance-cadeau* viennent s'ajouter ce que j'appellerai l'*obéissance-excitation*, et, plus insidieuse, l'*obéissance-envie*...

Le sexe, s'il ne rend pas entièrement aveugle, a cela en commun avec toutes les occupations intenses<sup>1</sup> qu'il possède les facultés de désinhiber, et d'occulter l'environnement à ses participants. On ose un peu plus que l'on ne devrait, les pensées se font moins rationnelles, et certains messages du corps – douleur<sup>2</sup>, soif, faim – se voient purement ignorer. Ce processus engagé, une concentration particulière se développe sur l'activité elle-même, où tous les sens se trouvent exacerbés. La perception d'une caresse, d'un simple attouchement, peut alors prendre une ampleur exceptionnelle ; les gestes sont magnifiés, les sensations décuplées, et tout apparaît teint d'érotisme.

Il en va de même en BDSM, où la personne en situation de soumission, incapable ou interdite de mouvement, parfois de surcroît en état de privations sensorielles, n'ayant plus à se soucier de ce qu'elle devra faire, dire, toucher ou regarder, va spontanément sublimer chaque contact sur sa peau, extrapoler sur le moindre bruit ambiant, et tout lui deviendra caresse... à mesure que l'excitation grandit, ce qui n'attirait pas l'instant d'avant se fait objet de désir ; les appétits changent, les goûts évoluent, et c'est par envie, dans le plaisir, que la personne obéit ou accepte de subir de nouveaux traitements érotiques.

Cette *obéissance-excitation*, aussi agréable soit-elle, évoque immédiatement à l'esprit l'un des risques majeurs du SM : l'escalade. La possibilité effrayante d'en vouloir toujours davantage. Je me contenterai ici de mentionner que cette pente glissante, liée directement à l'équilibre de vie, pour être bien réelle et dangereuse en BDSM, ne l'est pas moins dans

---

<sup>1</sup> Je pense par exemple aux activités sportives, ou artistiques – intenses de par la concentration qu'elles exigent.

<sup>2</sup> Courbatures, problèmes de dos voire blessures légères, ressenties après l'acte amoureux parce que le plaisir nous a fait négliger la douleur d'une position sexuelle inconfortable.

tous les autres domaines du sexe ou de l'existence en général. L'*obéissance-envie*, que je vais décrire maintenant, est par contre plus spécifique au cadre sexuel et amoureux, et présente des risques très particuliers dans le contexte du SM...

Outre l'excitation qui va générer du plaisir dans la soumission, l'attrait – la perspective d'une frénésie plus grande encore – peut mener la soumise à approuver des petites choses auxquelles, rationnellement, elle devrait plutôt s'opposer ; tout simplement parce qu'elle pensera que tuer le jeu à ce moment-là va peut-être lui gâcher un épisode, tout à fait hypothétique, d'intense satisfaction. L'anticipation, le désir, sa propre imagination et ses attentes vont alors la conduire à faire des concessions, à accepter ce que son instinct lui dit de refuser... face à une action à venir susceptible de lui déplaire, un peu, beaucoup, la personne, sous le coup de l'effervescence sexuelle, va devoir résoudre ce dilemme terrible : consentir, en espérant que ce qui arrivera *ensuite* comblera ses aspirations, ou dire *stop*, éteindre sa volupté, et faire une croix sur la possibilité incertaine de concrétisation d'un fantasme particulier dans lequel elle plaçait tous ses espoirs.

C'est ainsi qu'à travers des envies inassouvies, la force liée au souhait que celles-ci enfin se réalisent peut finalement mener un individu à perdre tout libre-arbitre. Paradoxalement, plus l'on s'éloignera de l'assouvissement de ces envies, et plus l'espoir s'en nourrira.<sup>1</sup>

J'ajouterai que cette marge d'obéissance entraînée par l'expectation, pour dangereuse qu'elle puisse être, n'en est pas moins délicieuse dans l'impression – ambiguë – de soumission *réelle* qu'elle génère.

Ces trois facteurs ; l'ambivalence produite par la satisfaction du cadeau que l'on offre à l'autre, le plaisir personnel, et l'espoir placé dans la réalisation de ses propres vœux secrets, conjugués à l'excitation générale, créent un cadre où le jeu, abolissant l'environnement, repoussant toutes limites, justifie son existence pour prendre forme et réalité.

Ces paramètres à l'esprit, reprenons donc ce que je venais d'expliquer, et imaginons que le partenaire exige soudain d'être appelé « Maître ». C'est irrationnel, embarrassant, mais dans le fond, suivre cette instruction ne coûte pas grand-chose... or, on entre là dans un certain protocole. Du simple jeu, on passe au *rite SM*. Effrayant, interdit, et pourtant si inoffensif... quel bonheur, de jouer un jeu avec des règles, et quelle joie, de pouvoir identifier ses besoins en sachant que l'on n'est pas seuls, puisque d'autres y ont déjà même instauré des normes.

Il en va ainsi du port ponctuel d'un collier, qui offusque tant les gens, alors que dans la majorité des cas il signifie simplement : « *Quand tu portes le collier, on est dans le jeu, tu deviens ma soumise. Dès que je te l'ôte, tout s'arrête et nous redevenons nous-mêmes.* »

### **Punitions et châtiments**

La punition fait partie du jeu SM, et de *mon* jeu BDSM. La première raison en est simple et technique : on peut difficilement dire « *tu dois obéir* » sans ajouter un « *sinon...* ». Mais

---

<sup>1</sup> Cette terrible faiblesse de l'être humain, porte grande ouverte aux manipulateurs de toutes les espèces, m'apparaît en même temps comme l'excellente illustration de ce que je mentionnais plus haut en abordant les plaisirs du SM : l'impact de l'imagination personnelle est infiniment plus important que les actes – pourtant bien réels, *eux* – du partenaire.

au-delà de ce point, c'est surtout dans l'esprit de celle qui joue le rôle de la soumise que l'on trouve cette nécessité : difficile de s'entendre dire « *tu vas obéir* » sans entrevoir une bonne réponse à la question : « *et alors sinon quoi ?* »

La seconde raison est assez intéressante, et moi qui n'ai jamais eu de goûts déviants pour la douleur, je l'ai appris sur le tard : il est des formes de caresses qui ressemblent à des violences. Prenez directement un fouet, un vrai fouet... l'extrémité en passe le mur du son en craquant, il y a de quoi lacérer tout ce qui s'interpose, et le maniement demande un entraînement de longue haleine. C'est effrayant, et en même temps... convenablement manié, on peut l'utiliser pour appliquer sur les fesses des caresses légèrement piquantes qui produiront infiniment plus de peur que de mal et ne laisseront finalement aucune trace.

La mise en scène sera d'autant plus théâtrale qu'elle aura nécessité un long apprentissage de la part du dominant, et la conscience – bien mutuelle – du risque lié à l'utilisation de ce dangereux instrument viendra encore exacerber les sens, entre les frissons de la peur, et la douce chaleur de la confiance offerte.

Quant à la fessée... je ne vais pas chercher ici à en vanter les délices, pour l'un et l'autre des participants, ni à citer les statistiques sur le nombre de femmes qui, prétend-on, en rêvent<sup>1</sup>.

### **Folklore SM**

Ces détails du contexte étant placés, on peut en venir à ce qui, du BDSM, choque peut-être le plus : les accessoires. Le fait est que lorsque deux personnes ont établi une complicité suffisante pour s'adonner sans honte au genre de jeux que je m'applique ici à dépeindre, il n'est pas trop difficile d'en profiter pour se lâcher aussi dans le registre du fétichisme.

Les hommes, par exemple, apprécient souvent les petites jupes pour leur partenaire, les talons, les bas, la lingerie, les corsets, tout ce qui marque les différences de sexe et de morphologie. Les femmes, pour leur part, ne détestent pas nécessairement revêtir ce genre d'atours, pourvu que l'opportunité s'en présente, et si l'image qu'elles pensent renvoyer n'est pas négative.

Puis au-delà des vêtements classiques, des matières comme le cuir, le latex, le vinyle, peuvent attirer l'un ou l'autre ; le dominant peut offrir et imposer un article qui le fait craquer, mêler cela à l'*alibi* BDSM... la soumise peut, à son tour, faire la surprise à son partenaire d'une nouvelle tenue qu'elle aurait de toute façon adoré porter mais sans jamais l'oser, et pour laquelle aucune occasion autre que celle du jeu n'aurait été appropriée.

Au risque de tomber dans un cliché, je vais prendre le cas d'une femme qui aurait depuis toujours une sorte d'envie, peut-être un peu malsaine à son goût, de se prostituer. Le divertissement estampillé BDSM peut lui servir de prétexte, pour, l'espace d'une soirée, se parer des toilettes les plus outrageantes, et s'amuser avec son complice à reproduire une scène de maison close ; quel mal y a-t-il à incarner cela dans l'intimité ?

Maintenant, je vais imaginer qu'un proche, qui les connaîtrait tous deux, arrive soudain et les surprenne dans cette scène, où l'un demande à l'autre, en minijupe et dessous affriolants, d'écartier les cuisses dans une pose vulgaire qui lui fait honte tout autant qu'elle la

---

<sup>1</sup> On pourra d'ailleurs voir le présentateur du journal de 20 heures annoncer sans gêne ce genre de statistiques, sourire en coin... tant qu'il s'agit de la gent féminine. Les hommes, on ne les sonde pas, sur ce genre de question. Bizarrement, il semble que les femmes qui rêvent de fessée, c'est charmant, tandis que les hommes, ce serait pervers.

ravit ? Quel sera le jugement de ce proche, alors que ces deux là ne font rien de mal ? Quelle est l'étendue du crime réel, si on le compare par exemple à celui d'un homme qui fait l'amour à sa femme en pensant à une autre ?

En BDSM, c'est une règle : les apparences sont *toujours* contre les participants – deux êtres se procurent un plaisir consensuel, mais vu de l'extérieur, ce plaisir semble systématiquement malsain... d'autant plus que ce genre de spectacle sera particulièrement susceptible de raviver d'éventuelles frustrations à l'esprit de l'observateur. Celui-ci trouvera alors plus confortable pour sa conscience de juger les protagonistes comme ayant passé une limite inacceptable, plutôt que reconnaître là une complicité à laquelle il a longtemps rêvé.

### **Jouets SM ; fétichisme, et délices dans l'entrave**

Pour parler des accessoires, j'ai commencé par aborder les vêtements. Or, le plus dérangeant à voir, c'est certainement les *autres* accessoires. Le fouet, que j'ai déjà mentionné, bien sûr. Le collier. Les bâillons, les chaînes, les pinces à seins. Et puis les bandeaux, cagoules, menottes, cordes, bougies, et aussi pourquoi pas, les cages, les croix de Saint-André, les slings... les vibromasseurs, les plugs anaux...

Sur ces derniers, les instruments « classiques » de sex-shop, mon jugement est le même que pour le fétichisme : on profite d'un contexte sexuel, d'une connivence, pour se laisser aller à des plaisirs qui ne sont pas nécessairement liés au BDSM, mais que l'on a l'un ou l'autre envie d'explorer. Quant aux autres accessoires mentionnés... tout ici joue sur une notion que je n'ai pas encore abordée : l'entrave, la perte *physique* de liberté – par opposition à celle, purement morale et simulée, inhérente au jeu.

Être attaché, se voir privé de mouvements, se sentir livré et exposé... composé essentiel des activités BSDM, les pratiques de liens en révèlent tout le fondement. Offrir son corps nu à l'autre, c'est lui montrer sa confiance absolue, c'est se procurer le frisson de se dire que pour le coup, le partenaire peut tout faire, absolument tout, et qu'il est trop tard pour reculer.

Pour le dominant, voir sa compagne faire le présent de son corps attaché, c'est recevoir un cadeau exceptionnel... Non seulement tout est dès lors possible, puisqu'il prend possession *physique* de sa complice, mais il en obtient aussi, de surcroît, la caution morale. Car en lui cédant sa liberté, elle n'a pas moins transmis que le fier message : « *Je suis dans un état d'ouverture sexuelle. Si je suis l'objet de ton désir, sache que tu es le mien, et vois : je m'offre à toi, et tout ce que j'attends maintenant, c'est les frissons de la jouissance.* »

Offrande merveilleuse, et responsabilité terrible... Le jeu *dominant - dominée* prend soudain une dimension réelle, sérieuse, car, sitôt le dernier lien resserré, le choix ultime d'en interrompre la partie ne repose plus qu'entre les mains de celui qui est dans le rôle du dominateur.

Les deux le savent. Bien sûr, la personne entravée pourra toujours *décider* d'arrêter. Mais se libérer *d'elle-même*, non. Quoi qu'il advienne alors ; angoisse soudaine et extrême, malaise, irruption d'un visiteur<sup>1</sup>, accident, et quels que soient les moyens qu'elle mettra en

---

<sup>1</sup> Une petite note pour décrire ici ce que je baptiserais le très intéressant *orgasme du pendu*... une personne est solidement arrimée au lit, dans le cadre d'un jeu SM où l'excitation est à son comble. Surgit un importun – disons, un parent. La soumise, horrifiée par l'opposition des contextes, va avoir tout de suite l'instinct de se couvrir... et les liens vont brutalement lui révéler toute l'étendue de son impuissance. Que va-t-elle faire alors ? Très souvent, et bien malgré elle, elle va jouir instantanément...

œuvre pour s'en sortir ; gesticulations, intimidation, suppliques, menace, scène de ménage, dès lors que la soumise a consenti à se faire attacher, l'acte qui consistera à mettre réellement fin au jeu n'appartient plus qu'au dominant, et à lui seul.

Cette dernière notion est, bien entendu, horrible... imaginer un couple jouant au BDSM, la dominée accepte les entraves, puis prend soudain peur, se sent mal, demande à son partenaire de la détacher, et l'autre refuse.

Idée cauchemardesque qui, pour ne faire aucunement partie du jeu BDSM, en alimente néanmoins délicieusement les fantasmes, tout en illustrant concrètement l'immensité du présent ainsi offert par les liens.

Comme je l'ai dit précédemment, l'anticipation, l'attente, sont parmi les composantes essentielles de l'intérêt sexuel : ce qui est *possible* a souvent plus de poids que les faits eux-mêmes. Peu importe ce qui va se passer ; ce qui compte, c'est la situation actuelle, les possibilités qu'elle ouvre, et les projections fantasmatiques que l'on déploie soi-même sur ces possibilités.

Ainsi, dans ce genre de jeu, aussi forte de personnalité que puisse se sentir la soumise,<sup>1</sup> ne résistera-t-elle peut-être pas à la douce tentation de songer que si l'autre refusait de la libérer, s'il décidait de lui faire endurer un traitement auquel elle s'oppose, toute la force de son charisme n'y ferait rien : elle est véritablement *exposée*, et *sans défense*.

Enfin, si besoin est, l'agacement d'un nez qui démange, une soif subite ou l'envie d'aller aux toilettes seront toujours de la partie pour obliger la personne immobilisée à réaliser l'état de dépendance terrible dans lequel elle s'est placée en acceptant d'avoir les membres attachés.

Je le répète, le refus de libération de la part du dominant n'a aucunement sa place dans le l'univers BDSM, où il aurait tendance à être plutôt considéré comme le pire des crimes. Les simulations et les peurs font, par contre, partie intégrante de ces jeux<sup>2</sup> – à l'exemple du fouet, qui fera beaucoup de bruit mais ne provoquera pas de grande douleur – et les liens en exacerbent les projections.



Le couple qui, jouant à *dominant - dominée*, décide sans préparation de tenter l'expérience des liens, va se trouver avec surprise confronté à un problème bien plus considérable qu'il n'y paraît : attacher une personne, c'est infiniment moins simple qu'on pourrait le croire. Faire en sorte que les cordes tiennent solidement, privant efficacement la victime de tous moyens de libération, est un authentique défi. Mais surtout, ne pas la blesser dans ces conditions relève presque de l'impossible. Le corps est ainsi fait, qu'il détient la souplesse d'autoriser toutes les contorsions libératrices, en même temps que la faiblesse de sa circulation sanguine. Un simple nœud sur le poignet, on s'en débarrasse très facilement. Que ce nœud soit un tout petit peu serré, et rapidement, le membre s'ankylose, le sang coagule, toutes les sensations disparaissent alors que la main se meurt à petit feu.

Le danger est là bien réel, infiniment sérieux. En matière de liens, tous les films nous men-

---

<sup>1</sup> Et Dieu sait s'il faut s'en connaître, de la force, pour accepter ce rôle

<sup>2</sup> Tellement, que l'on a même jugé approprié de donner un nom – *mindfucking* – aux jeux de peur et d'angoisse dans la domination.

tent : essayez de garder vos bras tendus au-dessus de votre tête pendant seulement cinq minutes, et vous comprendrez que si James Bond avait réellement passé une nuit avec les poignets accrochés au plafond de la demeure du méchant, c'est pour l'amputer aux épaules qu'on l'aurait réveillé le lendemain matin – à moins de souhaiter le voir mourir de la gangrène dans les jours qui suivent.

C'est à travers cette difficulté que le jeu du BDSM peut apporter, en plus de satisfactions à des envies parallèles, tels le fétichisme ou l'exhibitionnisme, un alibi que je qualifierais d'artistique, intellectuel et culturel : la *science* des liens<sup>1</sup>. Les Japonais se sont jadis suffisamment intéressés au sujet pour en faire un art, et c'est ainsi que l'on peut entendre aujourd'hui, parmi les groupes de joueurs de BDSM, certains protagonistes étaler leurs connaissances en *Shibari*<sup>2</sup> comme d'autres disserteraient de peinture ou de littérature.

Oublions ceux-là, et revenons à notre jeune couple qui veut ajouter du piment à son jeu de soumise et dominant en y introduisant les entraves.

Plus simples d'emploi, moins risquées que les liens, on trouve des menottes en cuir dans tous les sex-shops de France et de Navarre<sup>3</sup>. Par rapport à la corde, celles-ci ont l'avantage d'apporter une dimension fétichiste nouvelle ; sensation de la matière sur la peau, bruit des anneaux, odeur, conjuguée encore à un aspect théâtral qui peut dans le jeu voir « la pose des menottes » faire l'objet d'un cérémonial érotique.

Les premiers accessoires BDSM font ainsi leur apparition dans le couple, et les revendeurs ne s'y trompent pas, qui proposent même des « *kits de démarrage* » à l'apparence volontairement inoffensive pour ne pas repousser les néophytes : le nylon remplace le cuir, les velcros se substituent aux boucles de métal, et *ça* ne ressemble pas à du SM. Et puisque nos aspirants au bondage découvriront rapidement que bâillonner avec un mouchoir pour priver de la parole n'est possible que dans les Westerns, autant leur offrir aussi des bâillons-boule pour débutants, colorés et souples. Dans le magasin, on les présentera près des martinets en velours, des préservatifs à la fraise et des godemichés roses bonbon. À cela le couple pourra toujours ajouter un bandeau de compagnie aérienne, et quelques pinces à linge pour les punitions.

De nouveau, ces achats à la douce saveur d'interdit vont contribuer indirectement, involontairement mais essentiellement, à la création d'une conjoncture nourrissant l'imagination et l'anticipation, et ces sens pourront s'épanouir bien au-delà des actes eux-mêmes.

J'en suis convaincu ; la libido ne fleurit jamais tant que lorsqu'on se sait dans un contexte où tout est possible – et peu importe ce qui se produira réellement, pourvu que les faits ne viennent pas tuer *l'espoir* de la réalisation d'un vœux invouable.

Ainsi l'on trouvera accessoirement monsieur, songeur dans un magasin de bricolage, occupé à rêver de l'utilisation qu'il pourrait faire de ces chaînes afin de surprendre madame – celle-là même qui peut-être, au bureau, s'abandonnera à imaginer des horreurs purement oniriques, mais ô combien émoustillantes... qui pourra le comprendre : ces deux-là seront en train d'accomplir un véritable préliminaire sexuel, en pleine journée, séparément, sous la forme d'un processus imaginaire autorisé par ce contexte où le fantasme ne connaît pas

---

<sup>1</sup> On pourrait tout aussi bien citer la science du fouet, ou l'art de coudre le cuir...

<sup>2</sup> Pour résumer très sommairement, disons que le mot *Shibari* désigne l'art et la culture ancestrale du lien au Japon.

<sup>3</sup> Volontairement, je ne parlerai pas ici des menottes de police, ou de leurs reproductions : sans m'étendre dans le détail, je dirai simplement que ce type de menottes en métal est extrêmement dangereux pour des personnes non-averties dans le cadre du jeu SM.

de bride.

Mon but n'est pas par là de faire croire que le monde du BDSM est peuplé d'agneaux innocents dont l'activité principale consiste à laisser leur imagination musarder. Ce que je tiens pour l'heure à illustrer, c'est la dimension générale immense que peuvent prendre l'attente, l'envie, l'espoir, en BDSM comme en amour, et plus particulièrement, dans le présent chapitre, le rôle que servent ces accessoires vus par certains comme ridicules ou répugnants.

Dans l'exemple ci-dessus, lui va peut-être développer un attrait prononcé pour les jouets SM et commencer à vouer à sa collection une passion qui inquiétera sa compagne ; elle qui, de son côté, penchera un peu plus pour les robes en latex ou les bijoux intimes. Les goûts profonds ont en effet toujours tendance à différer quelque peu entre partenaires de jeu<sup>1</sup>, mais grâce à ces marges<sup>2</sup> que j'évoquais précédemment, chacun peut y trouver son compte dans des projections fantasmatiques qui lui sont intimes.

C'est ainsi que la femme de ménage pourra surprendre madame – qui pourtant abhorre le folklore médiéval, mais raffole de ses formes exposées dans des tissus brillants – écartelée sur une croix de Saint-André, toute de vinyle vêtue, et bâillon en bouche.

C'est par ces mêmes chemins que l'on retrouvera peut-être monsieur, dans une assemblée de joueurs de BDSM, étaler avec une fierté de philatéliste sa collection de menottes achetées à prix d'or aux quatre coins de la terre.

Oui, les accessoires du BDSM ont une esthétique qui, sortie de son contexte, prête à fuir ou à rire. Et pour ce qui est des plaisirs du BDSM, ils sont certainement tout aussi difficiles à juger par des regards extérieurs...



---

<sup>1</sup> Tout comme dans des relations amoureuses classiques, et c'est heureux.

<sup>2</sup> Je me réfère ici aux *marges d'obéissances* décrites dans le chapitre *Comment obéir ?*, en page 19 : même si les appétits divergent quelque peu, grâce à celles-ci, l'action progressera. Le travail imaginaire des partenaires pourra à son tour discorder légèrement, mais n'en sera pas moins agréable pour autant.



## Mon BDSM

*Non, je ne me défoule pas en fouettant celle que je prétends aimer. Non, elle ne prend pas son plaisir dans la souffrance.*

*Non, vraiment, désolé, mais nous avons à la fois une sexualité admirablement épanouie, et une vie merveilleusement équilibrée, qui ne pâtit pas de cet épanouissement.*

Mon plaisir personnel passe par toutes ces voies que je viens de décrire. Le contexte qui libère l'imagination, le cadeau, les frissons de l'anticipation, les fétichismes, le sexe débri-dé, l'alibi artistique et technique du Shibari ou du fouet...

Il y aurait en particulier beaucoup à dire sur les liens, dans la mesure où être attaché représente certainement le summum de la soumission à l'autre. Pour illustrer *mon* BDSM, je me contenterai maintenant d'aborder un aspect qui est communément source d'incompréhension...

Partons du postulat que la soumise est une personne recherchant, avant tout, un état où elle se sent réellement *dominée*, absoute de toute capacité de décision, livrée à son partenaire et objet de son désir. Acceptons également l'idée que le plaisir du dominant réside dans la sensation de *posséder* l'autre, à travers le cadeau qu'il reçoit sous la forme de cette personne qui se livre à lui.

Attacher les membres de la soumise répondra bien sûr à cette attente mutuelle. Mais que faire ensuite ?

Il n'existe qu'une réponse à cette question : la tourmenter.

C'est dans cette notion, très vite amalgamée à la torture, que se situe la principale incompréhension du grand public – qui va trop souvent assimiler le couple SM à une pauvre créature masochiste en quête de douleur, et à son sadique comparse qui éprouvera une vicieuse satisfaction à la maltraiter.

La réalité est tout autre, bien loin de cette perception erronée. Qui murmure *tourments* ne dit pas *blessures*, et aux antipodes d'une quelconque envie destructive de souffrance, ce que les deux complices vont rechercher, c'est l'exacerbation de cette situation de dépendance. La soumise, attachée, va vouloir *ressentir* son impuissance du moment, *goûter* le fait qu'elle ne décide plus de rien, en éprouvant son absence apparente de liberté. Le dominant va, pour sa part, aspirer à savourer cette possession temporaire, en vérifier la réalité et se délecter, bien sûr, du plaisir sexuel d'abandon qu'il lira dans la soumission de sa compagne. Pour répondre à cette attente consensuelle, quelle meilleure voie que donner à la soumise une bonne raison de soudain souhaiter être libre, et lui montrer qu'elle ne peut obtenir cette liberté ?

La valse des tourments va ainsi commencer, incompréhensible pour les regards extérieurs : dans les liens, une simple caresse devient viol. Que le dominant chatouille les côtes de sa partenaire, et il la verra se débattre, chercher désespérément à se libérer de ses entraves, prête à tout pour que cesse le supplice... elle éprouvera alors, à ce moment précis, toute la force de son impuissance – tandis que lui ressentira, au travers du pouvoir qui lui est oc-

troyé, l'immensité du cadeau qui lui est offert.

Dans cette situation où les sens sont en éveil et les nerfs à fleur de peau, le ressenti de la plus légère des pinces appliquées sur un sein prendra des proportions considérables, amplifiant la conscience de soumission générée par les liens.

Dans la grande famille des tourments, l'humiliation est une autre source commune d'incompréhension. On a souvent du mal à saisir la signification de certains folklores du SM, qui nous montrent la « victime » appelant révérencieusement « Maître » son compagnon, se tenant dans des postures parfois dégradantes, accomplissant des actes ou adoptant des attitudes avilissantes...

Personne n'aime être humilié. Tout comme l'attrait sexuel pour la soumission ne conduit pas un individu à rechercher la douleur, il n'amène aucunement à se complaire dans l'humiliation. Simplement, la recherche d'une situation, épisodique, de dépendance à l'autre guide les deux partenaires dans des voies où l'apparence de la domination, seule, ne suffira pas : il faudra encore la *démontrer*, ou l'*illustrer*, afin de mieux s'en délecter...

La preuve, en matière de SM, utilise abondamment la règle des contraires – et c'est bien ce qui choque : *pour te prouver que tu es réellement à ma merci, je vais appliquer ces pinces sur tes seins, et les laisser là jusqu'à ce que tu me supplies – humblement – de les ôter.*

Ici, le plaisir des protagonistes n'est pas dans la douleur du pincement ou dans l'humiliation de la supplique que la soumise devra formuler, mais très précisément dans le fait que celle-ci *déteste* la souffrance autant que la honte : pour que l'une cesse, elle devra se résigner à l'autre, illustrant ainsi un état d'impuissance et de soumission extrême, qui est le véritable but recherché.

Les tourments n'iront jamais bien loin, grâce aux accessoires de plus en plus raffinés proposés spécifiquement pour le BDSM : les pinces, par exemple, sont finement étudiées pour être progressives et ne jamais blesser les chairs... suscitant, pour la victime, des sensations finalement agréables et *intéressantes*, ce n'est souvent qu'après plusieurs minutes qu'elles pourront devenir insupportables.

Quant au plaisir du dominant, c'est dans l'application de ces fausses tortures qu'il faudra le comprendre, dans la lecture des sentiments générés, et surtout dans le dialogue – parfois totalement silencieux – qui ne manquera pas d'en résulter. Posséder temporairement un droit complet sur le corps de sa partenaire, c'est se rapprocher d'elle bien plus qu'il n'est généralement permis ; c'est crever les bulles des individualités dans une quête de volupté mutuelle et partagée, loin de toute envie de destruction.

Le sadisme, le masochisme, j'en suis persuadé, sont des pathologies bien réelles, mais qui n'ont rien de sexuel. Le sadique est un individu qui, sans particulièrement rêver de fouets ou de chaînes, trouvera satisfaction dans la destruction morale de ses proches. Le masochiste ne se sentira à sa place que dans des situations de désespoir ou de souffrance, qu'il tendra à rechercher ou provoquer, jusqu'à s'annihiler lui-même.

Ces deux affections comportementales sont très graves. Elles peuvent se manifester *aussi* dans la sexualité des individus qui en sont atteints, et très naturellement, une personne aux instincts d'autodestruction trouvera chaussure à son pied en la personne d'un partenaire qui détruit au lieu de créer. Le résultat, ce sera deux vies gâchées. Je comprends la nécessité d'avoir donné un nom à la jonction de ces maladies terribles, tout comme je crois l'appellation *sadomasochiste*, en l'occurrence, parfaitement appropriée.

Le qualificatif SM en a découlé pour décrire ce qui, de l'extérieur, ressemblait fort à l'association *sexuelle* de partenaires atteints de sadisme et de masochisme... si cette forme

de rencontre existe bel et bien, elle n'a rien à voir avec mon mal-nommé BDSM. Car au-delà de tout, mon appétit sexuel ne se peut se nourrir que du bien-être et des joies de ma compagne, dans l'équilibre et les délices de la complicité.



On n'en apprend jamais tant sur son propre pays, dit-on, on ne peut jamais aussi bien le juger, qu'en allant découvrir les contrées étrangères ... je ne me suis jamais tant senti grandir et évoluer qu'en partageant, en m'ouvrant tout entier à celle que j'aime, et en la voyant faire de même. J'évoquais, au début de cette réflexion, les unions *non-consommées*. Terme abject au demeurant, que je m'approprierai toutefois pour à mon tour déclarer haut et fort : une union dont le sexe n'est pas absent mais où les envies profondes de chacun sont refoulées, maintenues dans le domaine du tabou, *est* une union non-consommée.

N'en déplaise aux âmes sensibles, cette terreur qu'enfant, victime de cette grippe étrange appelée SM, j'éprouvais à la perspective de devoir me résoudre à inhiber mes désirs sexuels pour pouvoir espérer connaître une histoire d'amour, je l'ai vaincue. Je l'ai terrassée, pour parvenir enfin à vivre la plus belle et la plus sincère des romances.

Atteint par cette déviance qui m'affligeait, complexé peut-être par cette affliction, j'ai malgré tout développé une intégrité morale et un sens de l'exigence qui m'ont fait décliner tout compromis, me permettant d'oser ce que mon éducation semblait réprover. Dans le contexte d'une opinion générale aussi extrême que superficielle, j'ai dû me faire seul juge de ce qui était bien ou mal ; j'ai réprimé les craintes – peur de l'image, des conséquences, de l'escalade, peur de l'autre ou de moi-même – tout comme j'allais plus tard refuser les aspects du jeu SM qui me déplairaient ou m'apparaîtraient potentiellement destructeurs.

Modéré, bien loin du sadisme et du masochisme, *mon BDSM*<sup>1</sup>, au contraire de détruire, se veut épanouissant et constructeur. Mélange complexe de plaisirs simples, il légitime un cadre sain et très ponctuel où les régressions sociales et les instincts primaires se savourent. Le sexe libère du sexe, il *répare*, et ce qui résulte de ces moments passés à deux, c'est avant tout un bien-être, et une complicité exceptionnelle dans la vie de tous les jours...

Quelles que soient les voies que nous empruntons, l'être humain sera probablement toujours à la recherche de la magie de l'autre. Les rencontres nous grandissent, et peu importe leurs apparences : je n'ai jamais vu de relation BDSM qui n'ait été progressivement dépassée par la dimension humaine et amoureuse.

Je constate avec joie que l'une n'exclut pas nécessairement l'autre, et au final... Dieu qu'il est bon de voir celle qu'on aime et qu'on respecte, celle qu'on apprend chaque jour à connaître davantage, faire preuve d'une telle force en s'agenouillant sans honte pour recevoir son collier, faisant fi des tabous alors que le jeu d'un soir démarre...



---

<sup>1</sup> Je me sens à ce point obligé de rappeler que par « mon BDSM », j'entends ici modestement : « ce que j'aime dans le SM. »